

Honneur rendu à un écrivain qui a parlé de nous

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que *Montcalm et le Canada français*, ce livre admirable qui a ému si profondément l'ancienne et la Nouvelle-France, a valu à son auteur, M. Charles de Bonnechose, un des prix Monthyon de 1,000 francs. M. Camille Doucet, qui a prononcé le discours de circonstance, a dit :

Aucune réserve ne saurait être faite par le patriotisme le plus ombrageux contre l'ouvrage de M. Charles de Bonnechose : *Montcalm et le Canada français*. Tout est français dans son livre, comme tout est resté français dans ce beau pays perdu pour la France, mais où depuis plus d'un siècle le souvenir de la France n'a pas cessé de régner encore.

Une poignée de Français luttant, sans secours, contre l'armée anglaise puissante et pourvue de tout : voilà le drame navrant et glorieux à la fois qui se déroule devant nos yeux, devant nos cœurs, dans ce livre touchant et plein d'une émotion sincère.

Magistrat estimé, mais condamné d'avance en quelque sorte à devenir un jour écrivain, M. Charles de Bonnechose reçut en naissant un nom cher aux lettres, un nom respecté dont il s'honore et qu'il honore. A son père, M. Emile de Bonnechose, l'Angleterre et la France doivent deux de leurs meilleures histoires, et, de son côté, l'Académie se souvient avec plaisir qu'en 1833, à pareil jour, à pareille fête, quand, ayant mis au concours pour le prix de poésie *la Mort de Boilly*, elle en couronnait l'auteur, c'est le nom de M. de Bonnechose qui, pour la première fois, et non pour la dernière, était applaudi dans cette enceinte.

Soyons heureux et fiers de cet hommage rendu à un homme qui se fait écrivain pour parler de nous et trouver dans notre histoire des inspirations qui lui ont valu un si grand honneur. Mais si la France fait tant pour ce livre écrit à cause de nous, que ne devrions-nous pas faire ? N'est-il pas possible d'offrir à M. de Bonnechose un témoignage public de notre estime et de notre reconnaissance ? Nous soumettons cette question à nos sociétés littéraires et historiques.

L.-O. DAVID.

INDISCRÉTION

Les journalistes sont comme les sapeurs : rien n'est sacré pour eux—c'est pourquoi nous nous permettons de publier le passage suivant d'une lettre que nous adresse, bien privément, M. Benjamin Sulte. Il contient une nouvelle intéressante :

... Je vais vous causer un plaisir. Vous savez si nous nous sommes plaints souvent d'être peu connus en France. Voilà qu'un changement se dessine. Depuis cinq ou six ans, un grand nombre de nos livres ont été lus par des Français qui en ont parlé. Sans faire ici l'histoire de ce mouvement, je puis vous assurer qu'il a bien été ; nous commençons à recruter des amis et des connaissances parmi les hommes d'étude de notre ancienne mère-patrie. M. Charles de Bonnechose, l'auteur de la belle *Vie de Montcalm*, couronnée par l'Académie, m'annonce, dans une lettre reçue ce matin, que le ministre de l'Intérieur, son ami d'enfance, bien que ne partageant pas ses idées politiques, "a le cœur très-français," et a adopté son projet "de donner un témoignage quasi officiel de sympathie aux généreux écrivains franco-canadiens qui portent si vaillamment en Amérique le drapeau des lettres françaises." En conséquence, une étude se prépare et sera publiée dans le *Journal officiel*. Celui qui a été chargé par le ministre de nous révéler en quelque sorte à la France, est un critique de mérite, M. Frary, qui a publié dans le même journal un travail fort remarquable sur André Chénier. "Malheureusement," ajoute M. de Bonnechose, dans une œuvre d'ensemble comme sera cette étude, nombre de personnalités seront sacrifiées, cela est inévitable, et je m'attends à de grands déplaisirs là-bas ; cependant, la majorité de vos compatriotes, même ceux dont le nom ne sera pas prononcé, devra se féliciter en voyant la lumière se faire sur l'œuvre collective... C'est un grand pas ; ce ne sera pas le dernier."

Superbe ! n'est-ce pas ? Aussi, je réponds : "Allez toujours !... personne de nous ne vise à la gloire... ce que nous désirons, c'est de sortir du rang de sauvages où l'on nous relègue depuis tant d'années... Du reste, n'allez pas croire que nous sommes tous des Corneille et des Racine... Nos livres ont du bon... du mauvais aussi, en tant que langue et que style... Si M. Frary s'en tient aux généralités, ce sera encore beaucoup... Les grandes lignes, voilà ce qu'il faut indiquer... Une fois que nous serons connus des sommités de la littérature française, les hautes classes s'occuperont de nous, par curiosité d'abord, par intérêt ensuite... J'ai toujours dit que si jamais les banquiers français plaçaient au Canada des capitaux, comme font les Anglais, ce sera parce qu'ils auront appris la route du Saint-Laurent

à l'aide de la grande presse... Du côté littéraire, nous y gagnerons aussi : que pensez-vous d'un coup de foudre venant de Paris ! La négligence que nous mettons dans nos écrits nous attirera quelques leçons... et nous en profiterons... Mais voici la rime qui vient—je vous quitte.

NOS GRAVURES

Le trophée canadien à l'Exposition

Voir la lettre de notre correspondant parisien dans le numéro de cette semaine.

L'adresse enluminée présentée à lord Dufferin

Le 16 avril dernier, le Sénat et la Chambre des Communes présentaient une adresse d'adieu à lord Dufferin, et le greffier du Sénat, M. Lemoine, ainsi que M. Patrick, greffier de la Chambre des Communes, étaient chargés de faire enluminer cette adresse. Cette tâche fut confiée à un artiste de Montréal, M. Cox, qui, aidé des conseils de M. Patrick, réussit à faire le dessin remarquable que nous reproduisons dans ce numéro. C'est un beau morceau d'art.

Le ballon captif des Tuileries

Notre dessin représente le moment où a lieu la première ascension de ce ballon monstre, dont le volume dépasse 75,000 pieds en superficie, et qui s'élève à une hauteur de 1,800 pieds. MM. Eugène et Jules Godard, Camille Darbois, Corot, Albert Tissandier et Gaston Tissandier, qui forment l'équipage aérien de M. Giffard, prennent place dans la nacelle. Deux d'entre eux sont déjà sur la passerelle et vont rejoindre leurs compagnons de voyage.

C'est le 18 juillet, à sept heures du soir, qu'a eu lieu cet événement aérostatique.

Notre dessin donne bien une idée de la grandeur de ce Leviathan aérien, mais il est impossible, sans assister à ce beau spectacle, de se rendre compte de la grâce incomparable avec laquelle il a tourbillonné dans les airs pour prendre possession une première fois de son domaine et se diriger au-dessus du pavillon de Flore. Le vent était si violent qu'il a presque traversé la Seine.

Le spectacle dont on jouit constamment défie toute comparaison.

Une multitude incroyable se presse constamment dans la cour où le ballon est amarré.

Funérailles de la reine Mercédès, à Rome

La colonie espagnole de Paris, s'associant à la douleur de Don Alphonse de Bourbon et de la famille royale d'Espagne, faisait célébrer, le 5 juillet dernier, dans l'église de la Madeleine, un service solennel pour le repos de l'âme de Sa Majesté la reine dona Maria de las Mercedes.

A cette triste mais imposante cérémonie assistaient le roi don François d'Assise et la reine Isabelle. On y remarquait aussi Madame la maréchale de MacMahon, la famille d'Orléans, le général-marquis d'Abzac, représentant le maréchal, les membres du bureau du Sénat et de la Chambre des députés, le gouverneur de Paris, le préfet de la Seine, le préfet de police, le corps diplomatique et même les ministres. L'absoute fut donnée par Son Eminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.

Comme père des rois et des peuples, comme roi lui-même, Notre Saint Père le pape Léon XIII a fait célébrer solennellement les funérailles de la pieuse princesse.

C'est cette cérémonie à Rome, dans l'église de *Sainte-Marie in Traspontina*, qui fait le sujet de notre gravure.

La Turquie de 1878

La carte de Turquie, telle que l'a faite le récent traité de Berlin, carte que nous publions aujourd'hui, nous dispense de longs commentaires, et son examen éclairera mieux le lecteur qu'une description

de frontières hérissées de noms baroques, difficiles à prononcer et impossibles à retenir. Nous pourrions les donner d'après les protocoles du congrès, mais, réflexion faite, il nous paraît préférable de nous borner à des indications générales.

Au nord-est de la Turquie d'Europe, la Russie reprend à la Roumanie la bande de terrain située le long du Pruth et de l'embouchure du Danube qui lui avait été enlevée par le traité de Paris en 1856. En échange, la Roumanie reçoit la Dobroudja jusqu'au mur de Trajan, plus le territoire compris entre ce mur et une ligne allant d'un point pris sur le Danube en aval de Silistrie à Mangalia, sur la mer Noire, qui devient port roumain. La Roumanie devient puissance indépendante de province tributaire qu'elle était avant la guerre.

Au sud de la Roumanie, sur la rive droite du Danube, on crée une nouvelle principauté, la Bulgarie, qui jouira de l'autonomie administrative, avec un prince chrétien et une milice nationale, moyennant un faible tribut. Sa position sera celle de la Roumanie et de la Serbie avant la guerre. Bornée au nord par le Danube, à l'est par la mer Noire avec le port de Varna, à l'ouest par le Timok qui forme la frontière serbe, elle est limitée au nord par la crête des Balkans. Toutefois, pour tourner au besoin les défenses turques, les Russes ont exigé et obtenu l'annexion à la Bulgarie du sandjak de Sofia, sur le revers méridional de la chaîne. Plus à l'ouest, la Serbie devient indépendante et reçoit, en outre, les territoires de Missa, Pirot, Vranja au sud, et le petit Zvornik à l'ouest, sur la Drina. Enfin l'extrême frontière nord-ouest, constituée par les provinces de Bosnie et d'Herzégovine, est cédée à l'Autriche, qui étendra sa domination jusqu'à Novi-Bazar et Metrovitza, tête du chemin de fer de Salonique. Le centre de gravité de l'Autriche-Hongrie est ainsi déplacé vers l'Orient ; ses intérêts la pousseront vers la mer Egée et elle est constituée, en quelque sorte, gardienne de la Turquie d'Europe, car de Novi-Bazar elle menace le flanc des lignes d'invasion des Russes.

Le Monténégro voit son territoire doublé par l'acquisition des forts de Nicksisch, de Kolachine, de Podgoritza et du port d'Antivari, sur l'Adriatique, ce rêve des Monténégrins depuis plus d'un siècle.

L'Autriche gagne également un lambeau de côte vers Spizza, au nord d'Antivari.

Quant à la Grèce, on lui a promis la moitié de l'Épire et de la Thessalie si les Turcs consentent à les lui céder, et... les bons offices des puissances signataires du congrès s'ils n'y consentent pas. Or, au moment où nous écrivons, la Sublime Porte ne veut céder que la petite bande de territoire qui s'étend d'Arta, près de l'Adriatique, à Volo, sur la mer Egée. Les Grecs trouvent l'offre insuffisante.

On voit qu'il ne reste plus grand-chose au Sultan dans la Turquie d'Europe, puisqu'on lui constitue encore entre les Balkans et la parallèle d'Andrinople une province appelée Roumélie orientale, placée sous l'autorité militaire et politique du sultan, mais jouissant de l'autonomie administrative.

En revanche, les Turcs auront la faculté de fortifier les frontières de la Roumélie orientale avec défense d'avoit des troupes casernées ou cantonnées dans l'intérieur du pays.

En Asie, les Russes prennent le port de Batoum, avancent leur frontière sur le plateau d'Arménie, au-delà d'Olti et de Kars, en y englobant les fameux défilés du Sogkanlydahg, où Moukhtar a gagné la bataille de Zewin. La ville de Bayazid reste à la Turquie, mais Khotour, sur la rive orientale du lac de Van, est cédée à la Perse.

Enfin, les Anglais, ne pouvant, disent-ils, sauvegarder complètement les intérêts de l'Europe, ont protégé les leurs en prenant l'île de Chypre, d'où ils commandent à la fois l'Égypte, la Syrie, les côtes de Cilicie et le golfe d'Alexandrette, future tête de ligne du chemin de fer de l'Euphrate.

Cette cession a fait l'objet d'une convention spéciale entre le sultan et la reine Victoria ; en échange, l'Angleterre assume la responsabilité du protectorat de l'Anatolie ou Turquie d'Asie.

L'ILE DE CHYPRE

La récente acquisition de l'île de Chypre par les Anglais donne de l'actualité au chapitre VI des aventures de Télémaque. C'est là que le fils d'Ulysse donne à la déesse Calypso une description tout à fait curieuse du pays et de ses habitants.

On se rappelle cette page d'un si joli *rococo* du chef-d'œuvre de Fénelon :

En arrivant dans l'île, dit le jeune Télémaque, je sentis un air doux qui rendait les corps lâches et paresseux, mais qui inspirait une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, était presque inculte, tant les habitants étaient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et des jeunes filles vainement parées qui allaient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. A force de vouloir plaire, elles me dégoûtaient !

Voici maintenant l'opinion de Mentor, dont l'autorité est encore plus grande que celle de Télémaque. Rencontrant, par hasard, ce jeune homme, au moment où il commençait singulièrement à s'acclimater dans l'île de Vénus, il lui dit d'un air terrible :

Fuyez, hâtez-vous de fuir ! Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ! Fuyez ! Que tardez-vous ? Ne regardez même pas derrière vous en fuyant : effacez jusqu'au moindre souvenir de cette île exécrable.

Tel était, sur la récente conquête de lord Beaconsfield, l'avis sévère du sage Mentor. Il est fort douteux que les Anglais soient aussi prompts à déguerpir de l'île enchantée que l'a été le fils d'Ulysse.

LE NAIN DE L'EXPOSITION

Nous avons le géant chinois de l'Exposition ; c'est l'arrivée d'un nain français, cette fois, qu'on nous annonce.

Figurez-vous un affreux petit bonhomme de quatre pouces, qui vient de débarquer dans les environs du Champ-de-Mars, pour s'exhiber et faire de formidables recettes.

Il a vingt et un ans et pèse vingt livres. Chose très-curieuse, en venant au monde il était conformé comme tous les enfants, et pesait le poids ordinaire, neuf livres environ. Il n'a gagné que onze livres en vingt ans.

Ce nain est originaire du département de l'Aisne. Il a cinq frères et sœurs, dont quatre sont de taille ordinaire, et ont fait souche, et dont la cinquième, qui a deux ans de plus que notre nain, n'est guère plus haute que lui.

Le nouveau Tom Pouce sait lire, écrire. Il chante très-bien. Il est d'une gaieté étonnante. Il fait un effet superbe en général ture.

Le géant chinois est, paraît-il, fort mécontent de l'arrivée de ce nouveau concurrent. Une rencontre pourrait bien avoir lieu ! ! !

Un mot du roi Victor-Emanuel.

Quelqu'un appelant son attention sur la grande quantité de décorations que distribuait son gouvernement, le *re galantuomo* répondit :

Il y a deux choses qu'il ne faut jamais refuser aux gens qui vous les demandent : un bouquet à une femme et une croix à un homme.

* *

Le docteur Z... est un libre-penseur qui ne dédaigne point de sacrifier au dieu... de la bouillotte.

Il dînait en ville l'autre jour, mangeait bien et buvait mieux, et, entre plats et rasades, faisait avec éclat profession d'athéisme.

—Vous n'avez donc aucune croyance ? lui demanda l'un des convives.

—Non, monsieur, aucune ! répondit notre epicurien, en se versant pour la quinzième fois un grandissime verre de chambertin.

—Eh bien ! repartit son interlocuteur, si vous êtes athée, il ne faut pas boire autant que cela...

—Pourquoi ?

—Parce qu'il y a un dieu pour les croyants.